

europa

revue littéraire mensuelle



Malcolm de Chazal

Léon-Gontran Damas

mai 2019

Maxime Féri FARZANEH : *Le Mariage d'Azraël* (L'Harmattan, 15 €).

Quarante années séparent les premières des dernières nouvelles du recueil de Maxime Féri Farzaneh. Elles forment cependant un ensemble cohérent. Cela tient sans doute au ton singulier de l'auteur, à son humeur, à son style.

M.F. Farzaneh n'écrit pas à l'eau de rose. Ses mille et une nuits sont peuplées de monstres et ses contes évoquent davantage *La Métamorphose* de Kafka que *La Belle au bois dormant*. Néanmoins le réalisme morbide que cultive l'auteur ne pousse pas ses antihéros au désespoir. Entre la « résignation » et le « combat », c'est le combat qu'a choisi Farzaneh. « Dans sa vie il fallait au moins une fois entreprendre une action qui mettrait fin à tous ses malheurs... il fallait voler librement pour se débarrasser enfin de ces dents et de ces maux ! »

Un drôle d'oiseau, notre écrivain ! Englué, malgré l'exil, dans l'Histoire de son pays, l'Iran, il n'en rêve pas moins de « rompre les liens », de secouer le joug. Pour ce faire, il ne dispose que de sa plume. Une plume acérée qui pourfend les superstitions. Farzaneh écrit au vitriol. Il manie la satire à la façon de Voltaire. Peu lui importent les bienséances. Son langage est cru. Son humour est noir, ravageur, sarcastique. S'il n'y avait « le loukoum de Yazd et le sirop au parfum de saule », on se croirait parfois chez Sade.

L'auteur a plus d'un atout dans sa manche, plus d'un tour dans son sac à malices. Il raffole des histoires à tiroirs. Son côté oriental. Qui est donc Hamid Aref? Cocasse au départ, cette histoire de facteur qui s'amuse à intervertir le courrier dans les boîtes de ses administrés vire peu à peu au cauchemar. *L'exilé volontaire* a beau vivre dans un « pays libre », il n'a pas fait la paix avec ses fantômes. Le monde extérieur continue à lui paraître menaçant, les malentendus subsistent, on le prend pour un Arabe, lui qui est Persan, des hommes en imperméable font le pied de grue devant son immeuble et une Polonaise, « naufragée volontaire » comme lui, ne fait rien pour le rassurer. Pourtant il l'aime ce Paris où il a choisi de vivre bien que cela n'ait pas été facile d'y faire sa place.

Dans *L'Araignée loquace* dont le titre est un clin d'œil à *La Chouette aveugle* de Sadegh Hedayat, Farzaneh conte par le menu ses tribulations parisiennes. Il est ici, il est d'ici tout en étant encore de là-bas. Le passé lui colle toujours à la peau comme « la barbe à papa » et comme « le miel » qui imprègne les corps des deux amants de la belle Sarah. Les histoires d'alcôve, ça le connaît Farzaneh, mais il excelle aussi à décrire la descente aux enfers d'Arlette, une jeune provinciale montée à Paris.

Pauvre Arlette ! Cette nouvelle est intitulée *La Chouette*. La référence à Hedayat est manifeste. « Il est des plaies qui, pareilles à la lèpre, rongent l'âme, lentement, dans la solitude. » Tel est l'incipit de *La Chouette aveugle*. Nul doute que ce livre aura longtemps hanté Farzaneh comme l'a hanté la rencontre qu'il fit avec Hedayat. Il lui a consacré un ouvrage, *Rencontres avec Hedayat — Le parcours d'une initiation* (José Corti, 1993). Il considère Hedayat, de trente ans plus âgé que lui, comme « un grand frère, un père spirituel ». Farzaneh n'était encore qu'un étudiant lorsqu'il fit la connaissance de son aîné à Téhéran avant de le retrouver à Paris où il le fréquenta jusqu'à sa mort.

Une rencontre marquante. Comme Hedayat, Farzaneh a un faible pour « l'univers des ombres errantes, arbres difformes, lueurs blafardes, puits ténébreux, paroles discordantes, élixirs de mort, cadavres ambulants ». C'est Hedayat dont il admire « l'irrévérence, l'insolence, les excentricités, l'exubérance », qui l'initie à la littérature européenne, de *Madame Bovary* aux *Chants de Maldoror*, de Gogol à Kafka, de Dostoïevski à Joyce. Sans cette initiation aux nouvelles techniques romanesques Farzaneh n'eût pas écrit *Les Quatre Douleurs* (1998), un roman lancinant tissé d'une succession de monologues intérieurs et de sous-conversations qui entraînent inexorablement le lecteur vers les bas-fonds de la société iranienne. Une admiration qui perdure après sept décennies et qui a incité Farzaneh à traduire *Alavieh Khanom*, le dernier recueil de Sadegh Hedayat¹.

1. *Madame Alavieh et autres récits*, José Corti, 1997.

« Hedayat riait aux éclats lorsqu'il écrivait une scène épouvantable. » En relatant ce fait, Farzaneh nous invite à faire de même à la lecture du *Mariage d'Azraël*. Ne nous laissons pas intimider par cette écriture au scalpel qui fouaille dans les chairs des moribonds mais rions de ces histoires « de vieux balais, de paniers hors d'usage, de seaux tordus », des histoires à tiroirs, des histoires sans fin. « Le contrôleur donne un coup de sifflet et le train repart. . . »

Michel LOUYOT